

Une Lanterne



N° 226

Alleluia !



Evangile

selon saint Jean (Jn 10, 1-10)

Jésus déclara : « Amen, amen, je vous le dis : celui qui entre dans l'enclos des brebis sans passer par la porte, mais qui escalade par un autre endroit, celui-là est un voleur et un bandit. Celui qui entre par la porte, c'est le pasteur, le berger des brebis. Le portier lui ouvre, et les brebis écoutent sa voix. Ses brebis à lui, il les appelle chacune par son nom, et il les fait sortir. Quand il a poussé dehors toutes les siennes, il marche à leur tête, et les brebis le suivent, car elles connaissent sa voix. Jamais elles ne suivront un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui, car elles ne connaissent pas la voix des étrangers. » Jésus employa cette image pour s'adresser aux pharisiens, mais eux ne comprirent pas de quoi il leur parlait. C'est pourquoi Jésus reprit la parole : « Amen, amen, je vous le dis : Moi, je suis la porte [le pasteur] des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des bandits ; mais les brebis ne les ont pas écoutés. Moi, je suis la porte. Si quelqu'un entre en passant par moi, il sera sauvé ; il pourra entrer et sortir, et trouver un pâturage. Le voleur ne vient que pour voler, égorger, faire périr. Moi, je suis venu pour que les brebis aient la vie, la vie en abondance. »

Le 4^e dimanche pascal est, dans chacune des trois années liturgiques, le dimanche du Bon Pasteur. Le discours sur ce thème appartient à l'Évangile de Jn. Il a été divisé en trois parties. La première est lue l'année « A ».

Ce passage contient d'abord une opposition entre le voleur et le pasteur. Mais sa composition est complexe car elle mélange plusieurs idées : au début, le berger entre par la porte et c'est le portier qui la lui ouvre, à la fin, alors qu'on avait cru comprendre que Jésus était le Pasteur, il s'affirme être la porte. D'autre part, le texte parle d'un voleur et d'un bandit, ensuite d'un étranger (singulier), puis des étrangers, des voleurs et des bandits (pluriel) avant de revenir à un voleur (singulier). D'après un papyrus découvert en 1952 et la tradition copte ancienne, il faudrait lire « Moi, je suis le pasteur des brebis », plutôt que « la porte des brebis ».

Ceci dit, un petit détour par la vie des bergers à l'époque de Jésus semble utile pour comprendre le texte. Il y avait deux sortes de bergers : ceux à qui les brebis (et les chèvres) appartenaient, et ceux qui étaient des ouvriers payés pour garder les bêtes de propriétaires aisés. La journée, chacun menait paître les brebis dans la campagne, mais le soir, on rentrait les animaux dans un grand enclos pour protéger les bêtes durant la nuit : un portier s'occupait de cette rentrée. Il y avait alors des gardiens de nuit des troupeaux. Au matin, chaque berger venait, et par une expression ou un sifflement spécial, il appelait ses brebis qui, reconnaissant le signal, se regroupaient autour de lui !

Monique Piettre précise qu'il faut maintenir le terme de *pasteur*, parce qu'il implique, juridiquement, la notion de responsabilité du troupeau, ce qui n'est pas le cas du mot berger. Le berger peut être propriétaire ou simple gardien, il peut être le fils du propriétaire ou un esclave. Ainsi David était berger des brebis de son père Jessé. [Devenu roi, il sera *pasteur* de son peuple.]

L'image du berger court à travers toute la Bible. Rien d'anormal à cela : les sémites étaient des semi-nomades qui vivaient du pastoralisme. Du coup, le peuple d'Israël a volontiers projeté sur son Dieu (à la suite d'autres peuples de l'Orient ancien) les traits du pasteur idéal : *Yahvé pousse son peuple comme des brebis, les mène comme un troupeau* dit le Ps 78 ; *Tel un berger qui fait paître son troupeau, le Seigneur Dieu recueille les agneaux sur son bras, ...* (Is 40,11).

Toutefois note M. Piettre, le titre de berger n'est guère attribué expressément à Yahvé, on ne l'y trouve que 2 fois en Gn 48, et dans 2 Psaumes : Ps 23 : *Le Seigneur est mon berger ...* et Ps 80 : *Berger d'Israël, écoute ...* Cette réticence vient de ce que, dans l'Ancien Orient, cette appellation était souvent donnée aux rois et aux dieux ; mais aussi, parce que les textes ont tous été revus après l'Exil et qu'ils ont été épurés de ce mot, car il a vite été réservé à « celui qui doit venir » : le Messie ! En effet, dès le VII^e s. av. J-C., les textes messianiques parlent du Messie sous les traits du berger à qui Dieu confiera son peuple. Ezékiel va loin : ce prophète honnit les rois qui ont conduit Israël à la catastrophe ; fini chez lui l'idéologie d'un messianisme royal ! Le nouveau David ne sera rien d'autre que le guide de son peuple, un David-pasteur et non un David-roi, et l'on saura qu'il est un bon pasteur à la tendresse dont il entourera ses brebis (Ez 34,14-16). La parabole de Jn se situe dans la ligne d'Ezékiel : en faisant Jésus se dire lui-même le bon Pasteur (texte de dimanche prochain), Jn revendique pour le Maître un titre messianique, et le proclame Messie.

Ce dernier grand discours public du Jésus johannique évoque sous forme de parabole la figure du pasteur et de sa relation à son troupeau. Un détail digne d'intérêt est relevé par le P. Léon-Dufour. Il s'agit de l'*enclos* placé au début du texte. Cet ancien éminent exégète, note que le mot grec utilisé pour « enclos », se retrouve 177 fois dans la Septante (traduction grecque de la Bible hébraïque), et que sur ces 177 occurrences, il est utilisé 155 fois pour parler soit de la Tente de la Rencontre - préfiguration du Temple -, soit de cet édifice. D'après ce bibliste, puisque les brebis symbolisent le Peuple de Dieu, l'évangéliste pourrait bien signifier, par le fait que le pasteur pousse les brebis dehors, que la mission de Jésus est de conduire le nouveau peuple de Dieu hors du Temple, - hors du Judaïsme dont il est le symbole -, pour l'amener vers des lieux moins hostiles.

« Je suis la porte ».

Le lecteur lambda de l'évangile de Jn, peut être choqué par ce que l'on pourrait appeler « le narcissisme » de Jésus. En effet : que de « je suis... » ! Ne nous y trompons pas. Car il est un détail qui va nous permettre de comprendre : il y a 7 affirmations du Jésus johannique qui commencent par « Je suis ».

Je suis le pain de vie (6,35) ; je suis la lumière du monde (8,12) ; je suis la porte (10,9) ; je suis le bon Pasteur (10,11) ; je suis la Résurrection et la vie (11,25) ; je suis le chemin, la vérité, la vie (14,6) et Je suis le vrai cep (15,1).

Ces affirmations commencent donc par « je suis » qui est la traduction de « égo èimi » en grec, expression qui n'est autre que la traduction de l'hébreu « Yahvé ». Si l'auteur met sur les lèvres de Jésus - car il s'agit bien de cela - cette expression, c'est pour affirmer la foi de son église qui a, comme le dit le P. Raymond Brown, *la plus haute christologie*, c'est-à-dire où le Christ est affirmé comme *la Parole* pré-existante ou le Verbe éternel, ... à qui on peut faire dire sans hésiter « Je suis ».

Mais Jésus ne s'est jamais exprimé ainsi. Tous ces « je suis... » sont des affirmations de la foi de la communauté johannique, qui ont été mises sur les lèvres du Maître par le rédacteur. Ces mêmes affirmations, la Grande Eglise les adoptera lorsque, vers la fin du premier siècle ou au tout début du deuxième, cette communauté explosera et viendra frapper à sa porte, apportant avec elle son précieux livre (qui deviendra le 4^e évangile) ainsi que la figure mystérieuse de son père fondateur, le célèbre mais inconnu « Disciple bien-aimé » !

Le commun des chrétiens et beaucoup d'autres lecteurs des évangiles, ignorent que le christianisme primitif fut pluriel et que petit à petit, ce sont les communautés qui se reconnaissaient de Pierre, qui ont formé l'Eglise. Comme elles étaient largement majoritaires, on appelle cette communion : « la Grande Eglise ».

Les « dissidents » rejoignirent pour la plupart les groupes nommés « gnostiques » !

Le quatrième évangile peut surprendre un lecteur mal averti, quelqu'un en recherche, en quête mystique, justement par le fait que le Christ s'y présente comme une personne « supérieure », très imbue d'elle-même, connaissant tous les tenants et les aboutissants, maîtrisant les évènements, etc... En fait, c'est l'évangéliste qui le présente comme tel, qui donne sa vision du Christ. C'est pourquoi les biblistes parlent du « Christ johannique », du « Jésus johannique ». Ils le disent aussi pour les autres évangiles, afin de faire comprendre au lecteur qu'il s'agit bien de Jésus, du Christ, du Fils de Dieu... mais vu par le prisme de la communauté d'où émane le livre.

Il faut aussi mentionner que, si Mc a été écrit pour faire connaître Jésus, pour présenter son œuvre, si Mt veut montrer aux Juifs et aux judéo-chrétiens que Jésus est bien le Nouveau Moïse dont parle le livre du Deutéronome, si Lc veut présenter à son lecteur « la vie » de Jésus et les débuts de l'Eglise, Jn, lui, s'adresse à des convertis, veut éclairer et affermir la foi de sa communauté, en s'appuyant sur les points essentiels de la pensée du Disciple bien-aimé.

Il élève « haut » le Christ pour ceux qui déjà croient en lui. Les savants disent bien que le 4^o évangile présente la plus « haute christologie » (une vision du Christ la plus haute spirituellement) et n'hésitent donc pas à lui faire dire des paroles qui ne choquent pas ses lecteurs, puisque c'est leur propre foi qui est projetée sur des paroles censées avoir été dites par le prophète nazaréen !

1^o lecture du livre des Actes des Apôtres (Ac 2, 14a.36-41)

Le jour de la Pentecôte, Pierre, debout avec les onze autres Apôtres, éleva la voix et fit cette déclaration : « Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous aviez crucifié. » Les auditeurs furent touchés au cœur ; ils dirent à Pierre et aux autres Apôtres : « Frères, que devons-nous faire ? » Pierre leur répondit : « Convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ pour le pardon de ses péchés ; vous recevrez alors le don du Saint-Esprit. Car la promesse est pour vous, pour vos enfants et pour tous ceux qui sont loin, aussi nombreux que le Seigneur notre Dieu les appellera. » Par bien d'autres paroles encore, Pierre les adjurait et les exhortait en disant : « Détournez-vous de cette génération tortueuse, et vous serez sauvés. » Alors, ceux qui avaient accueilli la parole de Pierre furent baptisés. Ce jour-là, environ trois mille personnes se joignirent à eux.

Le discours-prédication constitue la première proclamation publique de l'Evangile mais aussi la première annonce missionnaire à l'intention des juifs, et enfin la première manifestation extérieure de l'autorité apostolique de Pierre. La promesse du Ressuscité aux apôtres (1,8) d'être ses témoins à partir de Jérusalem (on relèvera ici un trait typique de la pensée de Lc où la Ville sainte est au centre : convergence et dispersion), commence à se réaliser.

Lc aime les scènes inaugurales où il condense le message qu'il va déployer dans la suite du récit. Ainsi ce discours de Pierre qui correspond à celui de Jésus à la synagogue de Nazareth. Comme lui, il est truffé de références à l'Ecriture.

Lc ne dispose évidemment pas d'un compte rendu. D'ailleurs, on voit mal le pêcheur de Galilée faire un tel discours si savamment construit ! Lc s'inspire d'éléments très anciens de la catéchèse primitive qu'il a su retrouver dans ses recherches, et les fait dire à Pierre !

L'exhortation de Pierre a un effet saisissant : accueil de la parole et baptêmes en masse si bien que la communauté s'agrandit de 3000 personnes environ. Le tableau est-il réaliste ? questionne Daniel Marguerat. Même s'il y eût ici ou là dans les premières années des conversions de plusieurs dizaines de personnes à la fois, le nombre est exagéré : la population de Jérusalem à cette époque oscille selon les estimations, de 20 000 pour certains à 80 000 pour d'autres.

Mais Lc a le goût des grands nombres. Et il ne s'agit pas seulement d'un attrait personnel, c'est que, dans la Bible, la bénédiction de Dieu est très souvent exprimée en nombre démesuré : 969 ans pour Mathusalem, 930 pour Adam, 175 ans pour Abraham, etc. 3000 symbolise ici la bénédiction de Dieu sur l'Eglise naissante.

Pour Lc, le temps de l'Esprit a commencé. Le judaïsme de l'époque estimait que la prophétie s'était éteinte depuis longtemps, mais espérait son retour avec les temps messianiques. Voilà qui est réalisé, nous dit Lc. Ici se prépare l'universalité du christianisme, le déploiement du salut aux nations que Lc va nous conter dans la suite de son 2^o livre.

Homélie 4° dimanche de Pâques

Pour bien comprendre l'évangile de ce jour, il faut se rappeler que l'homme sémite était un semi-nomade. Et même si au temps de Jésus, le peuple s'était installé depuis plusieurs siècles dans des bourgades, il n'en continuait pas moins la pratique de l'élevage. Ainsi, chaque soir, pour protéger leurs troupeaux, les bergers venaient les parquer dans un enclos commun. Là, des mercenaires étaient chargés de veiller sur eux durant la nuit pour les protéger des animaux sauvages ou des voleurs. Au matin, les bergers revenaient et lançaient un cri ou un sifflement reconnaissable par leurs seules bêtes. Chacun reformait son troupeau et le menait paître dans les collines environnantes.

L'évangéliste reprend ces réalités, pour faire passer un message sur l'identité de Jésus. Par la formule « Amen ! Amen ! », il attire notre attention afin de nous inviter à lire à un autre niveau les images qu'il va utiliser. Chose curieuse, il fait commencer Jésus par donner une image négative ! Cela est très biblique. Imaginez une balance à plateaux. Pour un sémite, quand, dans son langage, il met une charge négative dans un plateau, c'est pour mettre en valeur celle, positive, qui se trouve dans l'autre.

Ainsi, le rédacteur commence par appuyer lourdement sur le voleur et le brigand qui entrent sans passer par la porte et escaladent l'enclos, pour mettre en relief l'image du berger authentique qui ouvre la porte, que les brebis reconnaissent à sa voix et qu'elles suivent sans difficulté. Et s'il appuie à nouveau négativement sur le comportement des bêtes face à ces voleurs et ces brigands, c'est pour insister sur le fait que ces derniers sont des inconnus pour elles.

Cependant, précise l'évangéliste, l'auditoire ne comprend pas. Procédé littéraire souvent utilisé par St Jean afin d'aller plus loin dans ce qu'il veut révéler et qui est contenu dans une nouvelle image, celle de la porte. Il nous dit alors que Jésus est un passeur, le passeur de Dieu, le passeur vers Dieu, vers la Vie ! Il faut alors lire les conséquences de ce rôle de Jésus : *Il (l'humain) sera sauvé ; il pourra entrer et sortir, et trouver un pâturage*. Jésus ouvre sur l'amitié avec Dieu, donne la possibilité d' « entrer et sortir », c.à.d. la vraie liberté, et offre un pâturage, dit la traduction.

Or, le mot grec employé a un sens nettement plus large : Il signifie à la fois *partage et distribution, application d'un bandage, pâturage et fourrage* ! Le *partage* et la *distribution* évoquent l'Eucharistie dont la multiplication des pains sera le signe. Par elle, Jésus nous offre en partage son être divin et sa vie sans fin. *L'application d'un bandage* nous renvoie au soin des plaies qui n'est pas sans nous rappeler l'image d'un certain bon Samaritain : Jésus soigne les blessures de notre cœur. Le *pâturage* évoque ce lieu où les foules écoutaient les enseignements du Maître. Cela fait allusion à la lecture et à l'écoute de la parole de Dieu que Jésus met à notre portée. Quant au *fourrage*, il est cette manne spirituelle, l'herbe des prés divins, qui nourrit notre cœur.

L'évangile de ce jour nous interroge : Qui nous sauvera de ce monde chaotique ? Qui nous rendra libres ? Ceux qui restent parqués dans une spiritualité figée qu'ils veulent nous faire avaler ? Ceux qui voient le mal partout, le diable partout et préfèrent rester bien au chaud dans l'enclos d'une religiosité sécurisante ? Oui, qui nous sauvera ? Celui dont la voix est à écouter en soi, à connaître d'abord en soi pour la reconnaître quand elle parle par et dans les événements de la vie !

Quand chercherons-nous à connaître cette voix qui murmure l'amour, qui plaide la miséricorde, qui parle une foi audacieuse et chante la vie ? Comment reconnaitrons-nous cette voix intérieure, si nous n'écoutons que celle des voleurs et des brigands qui serinent sans cesse à nos oreilles, méfiance de l'autre, racisme, malhonnêteté, qui incitent à la violence, à la toute-puissance, au meurtre ? Quels moyens allons-nous prendre pour reconnaître cette voix, quand tant de beaux parleurs vous prônent des mensonges, des leurre, des promesses sans lendemain, du foin insipide et indigeste ?

Les épreuves que nous vivons doivent nous aider à chercher les réponses que l'humain porte dans son cœur et qu'il trouvera s'il ose entrer en lui !